

III — L'étudiant au pluriel

A. Les valeurs et les besoins des jeunes

PROBLÉMATIQUE

La volonté du cégep de préparer les étudiants à l'univers technique dans lequel nous vivons est peut-être réalisée. Les étudiants ne manifestent-ils pas un grand intérêt pour ce qui est concret, pratique, immédiat, instantané? Ne sont-ils pas fascinés par la technique? Une lecture commune est difficile quand vient le temps de déterminer les valeurs et les besoins des jeunes. Pourtant, ils ont des valeurs et des besoins propres qui interrogent le cégep comme milieu de formation.

Communication de
Yvan BOILEAU
Animateur d'activités étudiantes
Cégep de Saint-Laurent

ÊTRE JEUNE AVANT TOUT?

Le vidéo «Être jeune avant tout?», produit par le Service d'animation du cégep de Saint-Laurent, avec la participation d'étudiants du Collège, présente sous forme de témoignages et de contes dramatiques les points de vue et les espoirs des jeunes sur les thèmes suivants:

- leur vision de l'avenir;
- leur relation aux parents;
- leurs amours, leurs amitiés;
- leur vision de l'engagement social;
- leurs modèles, leurs héros;
- leurs perceptions des études, du travail.

Financé par le Secrétariat d'État, ce vidéo d'une durée de 37 minutes constitue un outil de réflexion et le point de départ de discussions. Des professionnels et des professeurs ont souligné son intérêt; des étudiants ont, à la suite d'un visionnement, précisé leurs attentes, leur désir de changement. Ils ont constaté à quel point le concept de famille diverge selon qu'on a affaire à des étudiants québécois ou à des étudiants d'autres ethnies.

Présentation

Le cégep de Saint-Laurent connaît de profondes transformations dans sa population étudiante sur le plan ethnique, comme d'ailleurs d'autres cégeps avec lesquels il est regroupé au sein d'un comité de travail sur l'éducation interculturelle (A.C.C.C.). Ce comité coordonne des études, des recherches, des échanges et la diffusion d'information sur cette question. Le cégep de Saint-Laurent est l'hôte d'une recherche sur l'accessibilité aux études, aux services et à l'éducation interculturelle.

Par ailleurs, le Service d'animation du cégep de Saint-Laurent a expérimenté, au cours des deux dernières années, des rencontres interculturelles pour tenter de faire en sorte que, de part et d'autre, on se connaisse mieux. Il ressort de tout cela que la rencontre inter-ethnique est souvent à sens unique;

les citoyens canadiens de souche refusent d'aborder de front les thématiques interculturelles, alors que les étudiants d'autres ethnies attendent davantage de ces échanges avec les «gens du pays».

Dans un tel contexte de communication tronquée, il nous est apparu urgent de réviser notre discours interculturel et d'insister sur les points de convergence. La culture des jeunes, culture de résistance aux valeurs des adultes, culture qui annonce et influence la transformation de la culture globale, constitue sans doute un lieu de convergence au-delà de la diversité des origines et des ethnies.

Le réseau collégial nous apparaît un lieu propice à l'expression d'une rupture avec l'enfance et à un questionnement de l'âge adulte. Cette «crise d'adolescence» ne peut-elle être un lieu de solidarisation des jeunes?

Stratégie d'action

Le Service d'animation choisit donc d'aborder les différences culturelles par le biais de la «culture des jeunes», un concept relativement nouveau qu'ont abordé des auteurs tels Margaret Mead, Thomas Kando, John R. Kelly aux États-Unis; Marcel Rioux au Québec; Stuart Hall, Kenneth Leech ou Edgar Morin en Europe. Le vidéo a été la première étape d'un plan d'ensemble qui comprend trois éléments:

- le vidéo comme instrument de réflexion et de diffusion de notre thématique «La culture étudiante, un lieu de convergence»;
- un concours comme moyen de susciter la participation;
- un colloque comme lieu de rencontre et de concertation.

Le vidéo constitue une réflexion et une illustration du concept de culture des jeunes que nous nommerons «culture étudiante», cherchant à identifier les modèles plus particuliers aux jeunes du réseau collégial du Québec.

Dans le cas du concours, il s'agissait d'une compétition locale et intercollégiale sur le thème de la «culture étudiante, un lieu de rencontre interculturelle». Nous demandions aux participants de faire un portrait de leurs valeurs, de leurs modes de vie et de leurs communications interculturelles. Ils pouvaient s'inscrire dans l'une ou l'autre des catégories suivantes: l'écriture, les arts visuels ou les arts d'interprétation. La diffusion du vidéo a servi de déclencheur.

Largement ouvert au public, le colloque portait sur la thématique du concours: «La culture étudiante, un lieu de rencontre interculturelle». Ce colloque a été l'occasion d'échanges, de rencontres, de présentation, d'expériences et de diffusion des travaux présentés au concours.

Ce plan permettait d'atteindre, à leur niveau, des clientèles différentes: les étudiants, le personnel et la communauté. Il s'inscrivait dans les objectifs et la spécificité de notre établissement: répondre aux besoins de formation, d'accueil et d'encadrement des étudiants et notamment ceux qui appartiennent à une culture étrangère.

Vidéo

Le plan de travail du vidéo comportait trois éléments: D'abord, une réflexion sur la notion de «culture étudiante», sa place dans la culture globale, son rôle de culture de change-

ment, de mutation, ses rapports avec la «culture de masse», ses manifestations propres au milieu collégial.

Ensuite, une dramatisation sur divers thèmes retenus lors des recherches et des rencontres interculturelles: la famille, la solidarité, l'expression de soi, la femme comme être social, la sexualité. Il s'agissait de faire le portrait de comportements et de modes propres aux étudiants du collégial. Les dramatisations ont été réalisées par une équipe d'improvisation que nous avons constituée pour l'occasion.

Enfin, des interviews d'étudiants de diverses ethnies. Une réflexion sur leur expérience de jeunes, d'étudiants et de minorité ethnique. Nous avons engagé nombre d'étudiants dans des démarches de réflexions interculturelles ces dernières années et nous avons identifié une diversité de personnes et de points de vue que nous avons intégrés à notre plan de travail.

M. Marcel Boutin, animateur, a réalisé ce projet de vidéo.

Réactions au visionnement du vidéo

(Salle) Ce n'est pas une jeunesse écrasée. Elle est optimiste, lucide, intelligente. Ces jeunes sont plus «articulés» que ceux que je côtoie, même s'ils ont les mêmes valeurs. Je ne suis pas du tout inquiet pour cette génération-là.

(Salle) C'est le portrait d'une certaine jeunesse. Dans mon milieu, les jeunes sont moins «articulés», ils ne pensent pas moins, mais ils ont de la difficulté à exprimer leurs valeurs.

(Salle) La différence avec nous, c'est que les valeurs étaient établies. Le jeune d'aujourd'hui doit établir sa propre structure. Ceux qui sont bien secondés s'en sortent. Mais ceux qui sont laissés à eux-mêmes en arrachent. On trouve chez eux beaucoup d'insécurité relative à la guerre atomique, à la difficulté de se trouver un emploi. Ils sentent qu'ils n'ont pas de place: les syndicats sont structurés, certains domaines sont saturés. Mais ils sont en avance, ils sont plus ouverts que nous. En outre, ils fonctionnent davantage par l'intuition, moins par la logique. Ils sont plus réalistes. Ils savent que le marché de l'emploi est mauvais.

(Salle) Une jeune m'a surpris en disant qu'elle admirait Madame Thatcher. Il faudrait la féliciter, ne serait-ce que pour avoir eu le courage de dire cela. Nous vivons une époque moins idéologique. Un livre publié il y a quelques années évoquait trois générations: celle de l'acceptation globale, les plus de 45 ans, qui visaient à bâtir, à améliorer la société. Il y avait ensuite les refus globalistes, la génération des années soixante et soixante-dix, et puis les jeunes, qui ne rejettent pas tout systématiquement.

(Salle) Le vidéo est assez représentatif des étudiants de cégep, mais n'est pas représentatif de la jeunesse. Dans un cours, cette année, j'abordais le thème de la jeunesse. Il s'est rapidement transformé en «les» jeunes. Les étudiants ont été mis pour la première fois en présence de questions comme le chômage des jeunes, les sans-abri. Pour les étudiants de cégep, c'était là un phénomène étranger. Ils étaient peut-être jeunes, mais c'est à peu près tout ce qu'ils avaient en commun avec les autres jeunes dont il était question. Quand on parle du chômage des jeunes à des jeunes qui travaillent 20 heures par semaine, qui suivent 20 heures de cours et qui ont de la difficulté à concilier tout cela, on parle d'une réalité étrangère.

(Salle) S'il est vrai qu'il n'y a plus de modèle, il semble qu'il y ait des valeurs qui ont la vie dure, comme les stéréoty-

pes sexuels. C'est peut-être à défaut de modèle qu'on se rattache à des valeurs dites plus traditionnelles.

(Salle) Les jeunes d'aujourd'hui ont peut-être une perception de la réalité plus proche que la jeunesse des années trente, époque de crise. Ils ont certaines angoisses face à l'avenir. Ce n'est pas des attitudes que nous avons connues dans les années de grande prospérité. Ils ne lisent pas d'études prospectives, mais ils savent très bien qu'un gouvernement comme celui du Québec est appelé à se débattre avec des problèmes très graves à cause du vieillissement de la population. Ils savent très bien que la société n'aura pas les moyens de leur payer des pensions. Avec le vieillissement de la population, ces jeunes-là vont en payer des impôts. Après cela, il ne restera peut-être plus grand-chose pour eux. Ça, ils le savent.

(Salle) Nous avons des buts. Eux vivent le présent. Ça ne me dit pas d'aller à un cours ce matin? J'abandonne.

(Salle) Il faut se garder des généralisations hâtives. Même au sein des collèges, on trouve des populations qui se distinguent, telle celle des sciences de la santé. Ils ont une motivation totalement différente. Ils sont beaucoup plus motivés que ceux par exemple qu'on trouve en sciences humaines, le secteur qui est devenu le grand sac vert des collèges.

(Salle) Il y a toujours les étudiants carriéristes ou capables de performer dans le domaine intellectuel. Il y a des étudiants qui donnent un rendement intellectuel franchement impressionnant. Je disais à la blague: eux, ils auraient résisté à n'importe quel professeur ou n'importe quelle époque. Mais comme les valeurs ne sont pas aussi bien définies qu'autrefois, il n'y a pas qu'un seul moule. Autrefois, plusieurs individus très moyens prenaient le train, s'embarquaient à la file des autres. L'ensemble donnait une jeunesse qui projetait l'image d'un meilleur rendement. Mais il n'y a plus de valeur encadrante et plus de certitude: on peut être assisté social avec un diplôme universitaire. Cela incite des jeunes à penser au présent et à se débrouiller dans ce qu'ils aiment plutôt que d'essayer à tout prix de se conformer à tel moule qui, de toute manière, offre des perspectives incertaines. Les compromis, ils les font dans le présent alors que nous les faisons dans le futur.

(Salle) Quand on fait la comparaison avec les jeunes d'autrefois, on fait la comparaison avec ceux qui étaient au cours classique. Je n'ai pas eu de jeunesse. On m'a mis enfant dans un pensionnat et j'en suis ressorti adulte. Nous n'avions pas les valeurs des jeunes, nous avons celles des adultes. Hors le collège classique, on trouvait 90 p. cent des jeunes qui en avaient des valeurs. La différence avec aujourd'hui, c'est que les jeunes les expriment.

(Salle) Chez nous, il y a dix ans, c'était effroyable de voir comment les garçons se comportaient, comment ils se faisaient à manger, comment ils se souciaient peu de la propreté de leur chambre. C'est peut-être dû à l'éclatement de la famille, mais voilà qu'ils se font à manger correctement, entretiennent leur linge, sont beaucoup plus responsables qu'autrefois. Nous allions voir nos parents au moindre ennui d'argent. Eux travaillent les fins de semaine. C'est mieux. Quant à la famille, s'ils forment des couples traditionnels, c'est qu'ils n'ont pas vécu cette réalité-là.

(Salle) Étudiant, j'ai pris une spécialité, un peu au hasard et j'ai poursuivi. Les jeunes que je rencontre ne savent pas trop au départ où ils veulent aller. Autre remarque: les jeunes que je côtoie ne pourraient sûrement pas s'exprimer aussi aisément que ceux que l'on trouve dans le vidéo.

(Boileau) Ce ne sont pas tous les étudiants qui sont aussi «articulés», posés à l'endroit de ces questions. Mais il s'agit d'un document d'animation et de réflexion. On a tenté de le structurer autour d'une grille de l'adolescence. S'il est vrai que les étudiants ne sont pas tous pareils, qu'il y a des facteurs socio-économiques qui influent sur leur perception, il existe tout de même une grille uniforme qui nous permet d'aborder cette question pour tous les jeunes. Tous les jeunes de 17, 18 et 19 ans vivent un moment de rupture. Ils font un apprentissage dans différents domaines du développement personnel. C'est une grille valable pour tous les jeunes, qui nous permet de saisir certains problèmes et de penser à des services que l'on pourrait leur offrir.

Communication de
Claude DESJARDINS
 Adjoint au directeur
 Service des affaires étudiantes
 Cégep Montmorency

ÉLOGE DE LA SUBJECTIVITÉ CRÉATRICE

«Un phénomène demeure incompréhensible tant que le champ d'observation n'est pas suffisamment large pour que soit inclus le contexte dans lequel ledit phénomène se produit. Ne pas pouvoir saisir la complexité des relations entre un fait et le cadre dans lequel il s'insère, entre un organisme et son milieu, fait que l'observateur bute sur quelque chose de mystérieux et se trouve conduit à attribuer à l'objet de son étude, des propriétés que peut-être il ne possède pas.» (Paul Watzlawick, Une logique de la communication).

Les nouveaux jeunes débarqués mystérieusement d'une planète inconnue sont-ils si différents? Ont-ils de nouvelles caractéristiques communes qui expliqueraient leur apparente mésadaptation au système collégial? Mieux les connaître nous permettrait-il de retrouver le fil d'Ariane qui conduirait au cœur de leur motivation perdue?

Je travaille auprès des jeunes cégépiens depuis plus de 10 ans; je les écoute, les épie, les observe, les étudie. Je fouille, je cherche et j'accumule des tas de textes, de livres, d'études et de statistiques. J'arrive progressivement à un constat: il n'y a pas une jeunesse mais, des jeunes, des personnes uniques et différentes les unes des autres.

La vision partielle que nous entretenons de la nouvelle jeunesse se construit à travers nos préjugés qui se nourrissent d'expériences personnelles subjectives. Les rapports, études, statistiques, modes, articles à sensations, sont trop souvent biaisés et contradictoires. Combien de fois les études alarmantes sur la jeunesse ont été brandies par des corporations d'adultes dans le but (non avoué bien sûr) de défendre leurs propres intérêts et privilèges. Rappelez-vous l'intérêt que l'on porte aux jeunes en période électorale.

L'étude de la jeunesse ne relève d'aucune science particulière si ce n'est trop souvent du folklore et de la mythologie contemporaine. Anthropologue, «spécialiste jeunesse», psychanalyste, sociologue, tout le monde y va de son interprétation pleine de compassion et de compréhension. Les idées sur la nouvelle jeunesse ne manquent pas mais leur validation rigoureuse est plutôt rare. Il importe donc de prendre quelque distance par rapport aux idéologies et aux croyances immédiates,

malgré leur séduction ou le sentiment de vérité qu'elles inspirent.

Bien sûr, je m'inquiète comme vous de leur taux de suicide, de leur inculture, du travail à temps partiel, de leur incapacité à maîtriser la pensée logique formelle. On s'entendrait probablement à dire qu'ils maîtrisent mal le français, que leur taux d'échecs en maths est un désastre national, qu'ils sont passifs, ennuyeux, peu motivés. Finalement, on conclurait en s'inquiétant du taux d'échecs grandissant et de la clientèle qui diminue.

C'est curieux comme la problématique du «fossé des générations» semble apparaître régulièrement dans l'histoire de l'éducation. La «nouvelle jeunesse» mésadaptée sert alors de bouc émissaire aux difficultés grandissantes d'un système incapable de s'adapter. Pourtant, la nouvelle jeunesse n'est pas affublée d'une nouvelle tare génétique; elle est assez hétérogène, motivée et intelligente pour qu'on ne l'enferme pas dans un modèle de problématique réductrice qui la rendrait seule responsable de la situation.

Ceci étant dit, il est tout de même souhaitable, utile et intéressant de chercher à mieux connaître les jeunes. Mais je pense qu'il faut chercher ailleurs les causes de l'inadéquation grandissante. Il faut chercher ailleurs, parce que la théorie des nouveaux jeunes inadaptés risque de nourrir une certaine vision de l'éducation. Celle de l'instruction encyclopédique unidirectionnelle qui déverse des savoirs théoriques prédéterminés dans des boîtes noires. Ces boîtes noires sont plus ou moins vides et adaptées; on mesure la capacité d'assimilation par des méthodes d'évaluation chiffrées. Or, l'enseignement n'est pas une fin en soi. C'est une action subordonnée à la réaction de chacun des apprenants; pour qu'un enseignement soit valable il faut qu'il y ait apprentissage.

L'adéquation entre les jeunes et le cégep est essentiellement un processus d'engagement mutuel, interactif et dynamique.

Les statistiques actuelles et les études sur le rendement scolaire démontrent clairement qu'il y a un problème grave de baisse d'engagement et de motivation. Les jeunes agissent comme si le cégep n'avait qu'à offrir un rendement chiffré de leurs efforts. Sans passion, sans émotion, sans motivation, ils échangent une besogne imposée contre l'accès à un diplôme. Un commerce un peu triste, morne et fatalement routinier et démotivant.

À 18 ans, après 12 ans dans le système scolaire, ils ont acquis la certitude que tout a été décidé d'avance, c'est le «système». Ils se soumettent en conséquence sans s'engager, sans contester. Fatalement, ce qui les intéresse dans la vie est ailleurs, ailleurs où ils auront de la reconnaissance, du pouvoir, et de l'initiative.

Si les jeunes ne peuvent être seuls responsables du problème de démotivation apparemment grandissant, parce que l'éducation est avant tout un processus d'échange, essayons donc de regarder ce qui s'est passé chez les adultes des cégeps depuis 20 ans.

Les cégeps ont été créés en pleine révolution contre-culturelle, dans un climat d'effervescence sans précédent. Les baby-boomers d'à peine 20 ans étaient recrutés à pleine porte. On construisait les cégeps avec passion et naïveté, mobilisé par la vision d'un nouveau monde à construire.

On voulait un cégep milieu de vie accessible, participatif, innovateur. L'élève devait y occuper une place prépondérante,

c'était un camarade lucide, actif et responsable dont la proximité d'âge nous faisait partager les mêmes «valeurs», et pour lequel nous avions sympathie, tolérance et respect, pour ne pas dire admiration.

Le temps a passé et nos rêves se sont heurtés à la réalité. Nous avons de moins en moins parlé de l'école agent de changement et de projets de société, et de plus en plus de sécurité d'emploi, de R.E.E.R., et de «burn-out». Paradoxalement, la Révolution tranquille qui devait être le plus formidable outil générateur de changement, perdait de vue la révolution pour ne garder que la tranquillité. Nous avons rapidement saturé (nous étions beaucoup) tous les emplois intéressants disponibles, et nous nous sommes assis dessus pour la vie, en criant gare à ceux qui oseraient toucher à quelque privilège que ce soit. Inconsciemment, nous nous protégeons de plus en plus contre l'ennemi commun: le changement!

De plus, bien des professeurs ont été victimes du «syndrome du disque usé», en répétant inlassablement le même cours à des élèves nouveaux avec qui il fallait reprendre tout au début. Nous sentions comme Sisyphé que nous atteignons le sommet d'une côte, pour inexorablement être condamnés à la redescendre; c'était absurde et angoissant.

Pour empirer le drame, le système qui perdait sa naïveté, son enthousiasme et son imagination s'est mis à s'attarder sur sa structure.

«Cette expérience relativement simple restitue fidèlement l'essence d'un problème humain universel: une fois parvenus à une solution — par un cheminement largement pavé d'angoisse et d'attente — notre investissement devient si grand que nous préférierions déformer la réalité pour la plier à notre solution plutôt que de sacrifier la solution.» (P. Watzlawick, *La réalité de la réalité*)

Face au constat d'échec grandissant, nous avons proclamé l'excellence et avons multiplié les contrôles et les exigences. Le cégep devenait un énorme système mécanique, qui réduisait le développement des potentialités humaines à quelques statistiques de rendement scolaire et calculait ses élèves sous l'angle de la clientèle et du financement. Nous connaissons maintenant avec précision les fluctuations de chaque cours de maths et de philo, nous connaissons mieux que jamais le nombre et la nature des crédits à exiger, mais nous comprenons de moins en moins les finalités à poursuivre et les causes de la démotivation des étudiants.

Nous devenons incompris, isolés, dévalorisés, perplexes.

Les jeunes d'à peine 18 ans qui arrivent chaque année au cégep n'ont pas encore sur leurs épaules le poids de nos désillusions et la patience de nos retraites anticipées.

Malgré leur lucidité à l'égard de l'avenir incertain et du système scolaire bureaucratique, ils entrent généralement au cégep disponibles et relativement motivés par la nouveauté et l'autonomie dont on leur a tant parlé.

Rappelez-vous ce qu'ont été vos 18 ans, rappelez-vous les angoisses, les passions, l'amour, le doute. 18 ans, c'est l'âge où tout est encore possible, l'âge de l'identité à achever, le dernier refuge avant les contraintes de l'âge adulte. À 18 ans (comme à 45) on a besoin d'amour, de défi, d'estime, de reconnaissance, de relations fructueuses; on a besoin de trouver un environnement pour s'accomplir, s'engager, éprouver des sentiments d'autonomie, d'affiliation et de pouvoir. À 18 ans, on cherche aussi des adultes significatifs à qui s'identifier, se confronter.

Je me rappellerai toujours mes 18 ans; j'entraîs légalement dans l'âge adulte et ça revêtait un sens important pour moi. J'avais l'impression qu'une étape importante était franchie. En 1972, j'allais au cégep de Saint-Laurent; j'y suis resté trois ans pour devenir ce qu'on appelle un décrocheur accroché, qui a contribué à abaisser les statistiques de rendement scolaire. Je me suis inscrit en sciences de la santé pour finalement obtenir un diplôme d'études collégiales (D.E.C.) en arts plastiques.

Aux yeux des analystes de rapports statistiques sur le rendement scolaire, j'étais un cas problème, un malade à qui prescrire encadrement, cours d'appoint, méthode de prise de notes, de lecture, de gestion du temps, etc. et pourtant, malgré les échecs, le doute et les frustrations, j'ai adoré le cégep. J'y ai appris des choses fondamentales, essentielles, qu'aucun crédit ne pourra jamais reconnaître. J'y ai appris à devenir un adulte et un citoyen responsable. J'ai appris à apprendre. J'ai appris auprès d'adultes et d'élèves par des projets concrets et engageants à actualiser le sens des mots autonomie, démocratie, éthique, valeurs, créativité, leadership. J'ai appris que j'avais la capacité et le pouvoir d'agir sur mon environnement. Par-dessus tout, je réalise maintenant avoir appris à croire au projet collégial dans ce qu'il avait de plus noble, de plus généreux et de plus audacieux. J'ai eu la chance d'apprendre au cégep pendant des années magiques et enthousiasmantes.

Je le répète, les cégeps dans lesquels entrent les jeunes ne sont pas que des locaux, des programmes, des techniques, des statistiques ou des modes d'évaluation, etc. Ce sont avant tout des systèmes humains plus ou moins ouverts qui échangent et transforment de l'information. Ces informations sont médiatisées par des adultes en contact avec des élèves.

Si les profs se mettent à douter d'eux-mêmes et du cégep, s'ils se sentent mal aimés et déprimés, s'ils sont convaincus que les jeunes sont démotivés, mal préparés et irrécupérables, il y a fort à parier que la qualité des échanges sera affectée à la baisse.

Reconnaître ce principe, c'est reconnaître une partie importante de la problématique: celle de la subjectivité de notre vision et du phénomène de la prédiction créatrice.

Dans la désormais célèbre étude réalisée en 1964, intitulée «Pygmalion in the class room», Robert Rosenthal a largement démontré que le simple fait de faire croire à des professeurs que des élèves (tirés au sort) étaient doués, a fait passer en moins d'un an des élèves étiquetés «déficient léger» à 128 de quotient intellectuel. Les élèves «artificiellement désignés» comme devant donner les meilleurs résultats ont progressé beaucoup plus rapidement que les autres enfants!

Invités par les chercheurs à décrire les comportements des supposés «cas intéressants», les professeurs ont insisté sur leur motivation, leur curiosité, leur originalité et leur adaptabilité...

La vie est remplie d'exemples de l'incroyable et insidieux pouvoir créateur de la vision que nous avons de la réalité.

J'insiste, reconnaître que l'école est avant tout une histoire d'hommes et de femmes, c'est reconnaître le pouvoir de notre subjectivité et c'est déjà faire un pas dans la bonne direction.

Changer notre point de vue nous permet de recadrer la formulation d'un problème que l'on croyait jusque-là inévitable ou insoluble. À la limite, le problème du rendement scolaire en math 203 pourrait être réglé si on retirait le cours des exigences de certains programmes (du calme, vous aurez compris que je caricature...)